

AUTOUR DES MOTS

LES APPROCHES SITUÉES DE L'ACTION : QUELQUES OUTILS

CETTE RUBRIQUE PROPOSE AUTOUR D'UN OU DE QUELQUES MOTS UNE HALTE PENSIVE À TRAVERS UN CHOIX DE CITATIONS SIGNIFICATIVES EMPRUNTÉES À DES ÉPOQUES, DES LIEUX ET DES HORIZONS DIFFÉRENTS.

Arena et Setting

La distinction entre « *Arena* » et « *Setting* » a été proposée par Jean Lave (1988) pour désigner deux acceptions différentes du mot contexte. « *Arena* » fait référence à la dimension objective du contexte, c'est-à-dire à ses contraintes ; « *Setting* » fait référence à la dimension subjective du contexte, c'est-à-dire à la situation vécue par l'acteur et construite par son activité. Engagés dans le même « *Arena* », deux acteurs construisent des « *Settings* » différents.

Artefact et cognitif

Avec l'émergence du courant de recherche de « l'action située » et de ses fondements épistémologiques indexés à l'approche écologique, l'action et l'environnement sont envisagés comme se définissant mutuellement. Dans beaucoup de cas, notre capacité à effectuer une tâche donnée dépend de l'environnement et des possibilités ou opportunités d'action qu'il nous offre. Nous agissons sur l'environnement pour l'organiser, et en retour, cet environnement nous offre un ensemble de ressources pour la structuration et l'exécution de nos actions (Norman, 1993a ; Lave, 1988).

Chaque ressource mobilisée est un « artefact cognitif », c'est-à-dire un instrument, outil ou dispositif naturel ou artificiel, « conçu pour conserver, exposer et traiter l'information dans le but de satisfaire une fonction représentationnelle » (Norman, 1993b, p. 18). Les artefacts sont inscrits dans les lieux, les dispositifs techniques, les aménagements matériels, les objets, les technologies, les individus : ils secondent nos actions en aidant à mémoriser et à traiter les informations, participent à leur organisation spatiale et temporelle, et ainsi les optimisent.

Norman (1993b) parle, à ce titre, d'environnement « intelligent » pour désigner le fait qu'une partie de nos ressources cognitives sont déposées dans l'environnement. L'action ne peut donc être étudiée séparément de l'environnement dans lequel elle

s'enracine et dont elle porte l'empreinte (Hutchins, 1995) : en référence à l'approche écologique, et notamment aux travaux de Gibson (1986) sur la perception visuelle, les artefacts présentent des affordances, c'est-à-dire des offres et des opportunités d'action. La cognition humaine est donc distribuée entre les ressources cognitives des personnes et les ressources de l'environnement, ce qui conduit (Hutchins, 1995) à considérer l'action comme relevant « d'une intelligence distribuée ».

Cadre

Selon l'acception de la notion de cadre de l'expérience chez Goffman (1991), un cadre est un « dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale, qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action » (Joseph, 1998, p. 122)

Couplage structurel

La notion de couplage structurel est développée par des biologistes (Maturana et Varela, 1994 ; Varela, 1989) pour appréhender les relations environnement-système en relation avec l'hypothèse de l'autopoïèse. Pour comprendre l'autonomie des systèmes vivants, il est nécessaire d'étudier les relations environnement-système en d'autres termes que les classiques notions d'entrée et de sortie des systèmes hétéronomes. Un système autopoïétique est un système dynamique qui se transforme à partir de sa propre organisation pour compenser les perturbations provoquées par ses interactions avec l'environnement. Les perturbations proviennent de deux sources différentes (Varela, 1989) : l'environnement comme source d'événements indépendants du système ; le système lui-même comme source de manifestations destinées à compenser ces perturbations indépendantes. Le processus d'interactions continues entre un système qui va chercher à conserver sa propre identité tout en acceptant un certain nombre de perturbations est nommé « le couplage structurel ». Pour restituer la dynamique de ce processus, il est indispensable de considérer l'histoire imbriquée des transformations du système et de son environnement qui se co-déterminent.

Cours d'action/cours d'expérience

Les notions de « cours d'action » et de « cours d'expérience » désignent deux objets théoriques articulés, issus d'un programme de recherche empirique en anthropologie cognitive et technologique en ergonomie, développé par Theureau.

Le cours d'action

Selon la définition de Theureau et Jeffroy (1994), le cours d'action est « l'activité d'un acteur déterminé, engagé dans un environnement physique et social déterminé et appartenant à une culture déterminée, activité qui est significative pour ce dernier, c'est-à-dire montrable, racontable et commentable par lui à tout instant de son déroulement à un observateur-interlocuteur » (p. 19).

La définition de cet objet théorique est fondée sur le postulat que le niveau de l'activité qui est montrable, racontable et commentable par l'acteur (c'est-à-dire, « significatif », ou « pré-reflexif ») constitue un niveau d'organisation relativement autonome par rapport à d'autres niveaux d'analyse de l'activité (sans prétendre pour autant décrire tous les niveaux d'organisation de l'activité), et qu'il peut donner lieu à des observations, descriptions et explications suffisamment valides et utiles (Theureau, 1992).

Le cours d'action est une totalité dynamique, qui présente des propriétés d'auto-organisation, se concrétisant à trois niveaux : (a) dans l'organisation intrinsèque du cours d'action (son organisation propre, liée à l'affirmation par l'acteur de son point de vue sur le monde) ; (b) dans ses contraintes extrinsèques (la délimitation et la structuration de l'environnement avec lequel l'acteur interagit) ; et (c) dans ses effets extrinsèques (les transformations que le cours d'action produit dans cet environnement).

Le cours d'expérience

Le cours d'expérience est relatif à l'organisation intrinsèque du cours d'action, il spécifie le « domaine cognitif expérientiel ». Avec la notion de cours d'expérience, Theureau (2002) pose comme hypothèse que le montrable, racontable et commentable à un instant donné, c'est-à-dire la compréhension du vécu ou la conscience pré-reflexive de l'acteur à cet instant, déborde largement la simple possibilité de description par l'acteur de son flux d'action et de perception à cet instant. Cette hypothèse peut être précisée par un faisceau d'hypothèses, d'une part, celles qui sous-tendent la notion de signe hexadique, et d'autre part, celles qui sous-tendent les notions de structures significatives. Ainsi on peut distinguer deux niveaux d'analyse du cours d'expérience. Le niveau *local* désigne la compréhension de la construction située de l'activité à l'instant « t » (l'engendrement des signes hexadiques). Le niveau *global* désigne l'insertion de cette construction située de l'activité à l'instant « t » dans une histoire en cours qui en constitue le contexte dynamique pour l'acteur.

Plan-ressource/plan-programme

Les modèles classiques de la planification conçoivent l'action humaine comme l'exécution d'un plan préalablement établi. Le plan est un ensemble d'instructions qui permettent de faire face à des événements prévisibles, de contraindre directement l'action et d'en contrôler l'organisation. La relation entre le plan et l'action est de l'ordre de la prescription.

Pour Suchman (1987), l'action conçue comme l'exécution d'un plan concernent essentiellement l'exécution de procédures par un programme d'ordinateur. Par contre, dans les situations naturelles, ordinaires, l'action humaine ne relève pas d'une exécution. Ces situations ont la propriété d'être dynamiques, incertaines et complexes : il devient alors impossible de planifier l'action et de l'exécuter en référence stricte à un plan. Le plan, ne pouvant intégrer les variations du contexte et la dynamique du déroulement de l'action, ne peut à lui seul définir ce qu'advientra l'action.

Cet auteur propose de distinguer deux conceptions des relations entre plan et action. Selon la première, le plan est considéré comme un programme : il comporte une série d'instructions ou contraintes qui déterminent l'action, et il est directement exécutable. Selon la seconde conception, le plan est considéré comme une ressource : il comporte un ensemble de consignes ou ressources qui participent à la réalisation de l'action au même titre que d'autres ressources telles que celles de l'environnement. L'action revêt des propriétés d'autonomie : elle résulte d'un processus d'auto-organisation, guidé par les circonstances locales et construit en partie par les ressources ou « possibles » qu'offre l'environnement. Dans cette seconde perspective, le plan est une ressource qui permet d'improviser en fonction des circonstances : il oriente l'action, la guide, sans pour autant en contrôler l'exécution. L'action est envisagée comme « située », à la fois dans le plan et dans l'environnement.

Signe hexadine

Lorsqu'un acteur est invité à décrire une période de son activité, il découpe le flux continu de cette activité en unités discrètes d'activité qui sont significatives de son point de vue. Selon Theureau (1992, 2000), l'activité humaine peut être modélisée par l'enchaînement de ces unités (cet enchaînement constitue le cours d'expérience de l'acteur). Chacune de ces unités a, pour soubassement, un signe dit hexadique dans la mesure où il relie, dans une structure relationnelle précise, six composantes qui sont supposées résumer les processus en jeu dans une unité d'activité significative pour l'acteur. Ces six composantes sont :

- E: Engagement de l'acteur dans la situation. L'engagement est constitué d'un faisceau de préoccupations immanent à l'activité en cours = champ des possibles pour l'acteur à l'instant « t » ;

- A: Actualité potentielle. L'actualité potentielle concerne les attentes de l'acteur relatives à la situation dynamique dans laquelle il est engagé = ce qui, compte tenu de l'engagement, est attendu par l'acteur à l'instant « t » ;
- S: Référentiel. Les types et relations entre types appartenant à la culture de l'acteur et qu'il peut mobiliser à l'instant « t » compte tenu de son engagement et de son actualité potentielle ;
- R: Representamen. Ce qui à l'instant « t » fait effectivement signe pour l'acteur dans la situation ;
- U: Fraction d'activité préreflexive. Cette unité peut être une action pratique, une action de communication, un sentiment, une interprétation = ce que fait, pense et/ou ressent l'acteur à l'instant « t » ;
- I: Interprétant. Augmentation ou diminution de la fiabilité d'un type déjà constitué, ou construction de nouveaux types. L'interprétant traduit l'hypothèse que toute activité s'accompagne d'un apprentissage.

Structure archétype

La notion de structure archétype est indissociable de la notion de *structure significative*. Dans l'approche du « cours d'action » (Theureau, 1992, 2000 ; Theureau et Jeffroy, 1994), les unités du cours d'action sont des unités significatives pour l'acteur, qui sont classées par des structures significatives de différentes sortes (des séquences, des séries, des synchrones) et de différents rangs (par exemple, des séquences et des macro-séquences).

Le caractère archétype d'une structure significative traduit d'idée d'une ressemblance entre des occurrences de structures significatives particulières, qui peuvent être regroupées selon des critères de typicalité. Ainsi, la comparaison systématique des structures significatives composant un (ou plusieurs) cours d'action(s) est susceptible de mettre en évidence des structures archétypes (par exemple, des séquences archétypes), dont ces structures significatives sont des occurrences singulières. La construction des structures archétypes à partir des structures significatives procède d'une démarche de modélisation qualitative, qui ne reflète pas nécessairement une fréquence d'occurrence au sein d'un corpus.

123

Types, prototypes, typicalité, typification

Les types sont définis par Theureau (2000, p. 183), comme des « schèmes typiques d'attention, de perception, d'action, de communication, d'interprétation et d'émotion », qui ne sont pas considérés de façon séparée de l'activité, mais dans une conception holistique de celle-ci, constituant un tout dynamique. Cette définition est en relation avec les courants de recherche anthropologiques et linguistiques suscités

notamment par les travaux de Rosch (1973) concernant la formation des « catégories sémantiques naturelles ». Pour ce courant, les catégories (ensemble d'objets considérés comme équivalents et généralement désignés par un nom), sont constitués à partir de relation de similitude ou de ressemblance (et non pas sur des critères d'appartenance nécessaires et suffisants) à des exemplaires de la catégorie, jugés les plus représentatifs de celle-ci, qui sont appelés « prototypes ». L'appartenance d'exemplaires d'une catégorie est jugée par les gens, en fonction du degré de ressemblance que les exemplaires entretiennent avec les prototypes, c'est-à-dire de leur *typicalité* (ou *typicité*).

Ces conceptions des procès de catégorisation, ont été exploités aussi dans une perspective sémiotique (et non plus seulement sémantique), pour comprendre l'activité. Ceci a permis d'étendre les notions de prototypes et de typicalité à des situations dans lesquelles des opérateurs étaient engagés dans des actions (comme la conduite automobile, par exemple). La notion de type, désigne de ce point de vue, ce qui permet à un acteur de donner une signification à la situation en cours, pour la poursuite de cette action. Le type est alors le résultat d'une opération de *typification* (ou *typicalisation*) : processus par lequel un individu reconnaît certaines expériences (événements ou situations) singulières en tant que *phénomènes* (significations données instantanément à la perception du monde) *typiques*, c'est-à-dire récurrents dans des contextes perçus comme similaires. J. Theureau suivant en cela l'inspiration de Barwise et Perry en sémantique théorique qui distingue « cours d'événements abstraits / cours d'événements-type », et de Pierce qui distingue « tone », « token », « type », comme émergence progressive d'éléments de généralité, élargit la notion de type à des phénomènes autres que ceux de la catégorisation des objets et des situations. Ceci prend la forme des notions de types et de relations entre types comme les « vécus-types », les événements-types » et des « actions-types ».

BIBLIOGRAPHIE

- GIBSON J.-J. (1986). – *The Ecological Approach to Visual Perception*, Hillsdale NJ, Lawrence Erlbaum Associates.
- GOFFMAN E. (1991). – *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minit.
- HUTCHINS E. (1995). – *Cognition in the wild*, Cambridge, MA, MIT Press.
- JOSEPH I. (1998). – *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.
- LAVE J. (1988). – *Cognition in practice: Mind mathematics and culture in everyday life*, Cambridge, NJ, Cambridge University Press.
- MATURANA H., VARELA F. (1977). – *L'arbre de connaissance*, Paris, Addison Wesley.
- NORMAN D.A. (1993a). – *Things that make us smart*, New York, Addison Wesley.
- NORMAN D.A. (1993b). – « Les artefacts cognitifs », in B. Conein, N. Dodier et L. Thévenot (éds.), *Raisons pratiques n° 4. Les objets dans l'action*, Paris, Éditions de l'EHESS, pp. 15-34.
- ROSCH E. (1973). – "On the internal structure of perceptual and semantic categories", in T.E. Moore (éd.), *Cognitive development and the acquisition of language*, New York, Academic Press.
- SUCHMAN L. (1987). – *Plans and situated action*, Cambridge, NJ, Cambridge University Press.
- THEUREAU J. (1992). – *Le cours d'action: analyse sémiologique. Essai d'une anthropologie cognitive située*, Berne, Peter Lang.
- THEUREAU J. (2000). – « Anthropologie cognitive et analyse des compétences », in *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF, pp. 171-211.
- THEUREAU J. (2002). – *Cours d'expérience, cours d'action, cours d'interaction: essai de précision des objets théoriques d'étude de l'activité individuelle-sociale*, Actes des Journées Act'ing, Nouan-Le-Fuzelier.
- THEUREAU J., JEFFROY F. (1994). – *Ergonomie des situations informatisées*, Toulouse, Octares.
- VARELA F. (1989). – *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*, Paris, Seuil.

P. ASTIER, N. GAL-PETITFAUX, S. LEBLANC,
C. SÈVE, J. SAURY, A. ZEITLER (1)

1 - Concernant l'appartenance institutionnelle de ces auteurs, voir leur article dans ce numéro présent.